

LA RUE

**REVUE CULTURELLE ET LITTÉRAIRE
D'EXPRESSION ANARCHISTE**

Maurice JOYEUX : Des hydres de mai au solstice de juin

Michel BONIN : Monde étudiant, monde ouvrier

Pol CHENARD : Guignol's mécanique

Jean-Loup PUGET : La révolution et l'éducation

Michel CAVALLIER : A travers Carrare

Robert GUILLAUME : La Tchécoslovaquie

Maurice LAISANT : Socialisme et liberté

Arthur MIRA-MILOS : Le structuralisme

Guy-Frédéric KINTIN : Notes sur le fantastique

Jean ROLLIN : Le roman de science-fiction

Henri GOUGAUD : L'esclavage par persuasion

Maurice FROT : La mer comme un poème

Léo FERRE : Le chemin d'enfer

Roger GRENIER : Une idylle

CHRONIQUES

Jean-Louis GERARD - Suzy CHEVET - Paul CHAUVET - Maurice JOYEUX

N° 2

OCTOBRE 1968

Prix : 5 F

Edité par le groupe libertaire Louise-Michel

LE CHEMIN D'ENFER

par LÉO FÉRRÉ

*Je ne sais pas l'an que je viens de vivre
Dans la feuille morte où vient de passer
Toute la veinure de l'âme du givre*

*Tout le délaissé de tout ce passé
Je ne sais pas l'heure et l'heure me tire
Et me tire au bord de la vérité*

*Si pour le meilleur j'ai laissé le pire
Le pire m'a mis le meilleur au cœur
La morale aux fers et tout cet empire*

*De désirs non eus et de beaux malheurs
Justice soit faite au bas de la carte
Où mon astrologue a vêtu ma peur*

*Cette peur prescrite il faut qu'elle éclate
Le grain de l'ivraie au mieux des saisons
Réclamant son dû et puis qu'elle parte*

*Accrocher mon œil à l'œil du pardon
Paradis construit d'âmes linéaires
Je sens dans le creux de vos oraisons*

*Le parfum lassé d'un brin de bruyère
Comme d'un automne à peine exaucé
Quand l'hiver se range au bord des rivières*

*Et que des miroirs coulent verglassés
Dans le feu dormant rose des contraintes
Je sais que sommeille un désir glacé*

*Tout est sur la brèche et même la plainte
Qui va s'échapper comme un jour descend
De ce cheval triste et fou qu'on éreinte*

*Sur le long charroi que la mort surprend
Cette plainte-là comme un diadème
Ceint sa tête un peu d'étoiles de sang*

*De toute éternité c'est dans le thème
Que la Nature doit traduire au mieux
De la finitude et de son dilemme*

*Vivre sur l'horrible et gagner au jeu
De la Marguerite effeuillée quand même
« Je t'aime » c'est du meurtre à petit feu*

*O Nietzsche agrippé naseaux de Turin
Ce fiacre roulant dans le fantastique
Et la Folie te prenant par la main*

J'entends dans la rue une hippomusique
O Nietzsche l'entends-tu ? C'est du chagrin
Avec le mors au cœur, c'est une clique

Et ses tambours voilés frappent le temps
Sur le pavé des cours et de ta gloire
Avec des chevaux se remémorant

Avec des chevaux à l'avoine noire
Mâchant de la mort le sourire aux dents
Ces dents comme des trous dans la mémoire

Et sur la treille aux grappes de velours
Je millésime un cru de couturière
Un Bordelais de dentelle au creux du jour

Sur le chemin d'enfer je fais la guerre
Aux standards accueillis, aux tambours
A ceux qui n'ont jamais l'âme légère

Or j'allais par les champs, l'Epouvantail
Me fit des signes et j'allais droit à l'ombre
Comme inscrite au fusain sur un vitrail

J'avais l'air d'un corbeau comme lui, sombre,
Et m'étonnai qu'un si pauvre attirail
En croix troué pût remplacer le nombre

Eh ! mon corbeau, que dis-tu de ma trogne ?
Comment ? me dis-je, lui, si près de moi
Et il n'attend même pas qu'on y cogne !

L'échine ravaudée avec les doigts
Qui tricotent la peur sous la besogne
Les gens glanent le grain que je leur dois

Comment t'appelles-tu, fripier des brumes ?
Je m'appelle l'Ennui, de mon perchoir
Je contrôle la nuit quand on l'allume

Je fais les rêves gris les propos noirs,
Je suis un astre éteint qui se consume
Un professeur qui ferait ses devoirs

Un jardin où la rose n'a pas d'âme
Mais l'épine au côté pour s'en aller
Les soirs de mai quand le rose le'envamme

Je suis un vieux poison désespéré
Une tête d'oiseau dans une femme
Avec mon bec dans son miroir gelé

J'ai vu dans la craie d'incroyables ixes
Avec des chapeaux de lune et de vent
Et poétisant des savants prolixes

J'ai la mathématique du divan
Et quand tu vas dormir pour toi je mixe

Le bonheur et la Mort qui va devant
Avec le jour au bout comme un suffixe.

Avril 1966.